

**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication
École des sciences politiques et sociales (PSAD)**

Focus sur le masculinisme : la présence des femmes dans les mouvements masculinistes

Comment expliquer l'adhésion de femmes à des
mouvements antiféministes tels que le
masculinisme ?

Auteur : Alizéa Naso
Promoteur(s) : Jacinthe Mazzocchetti
Lecteur(s) : Valentin Bert
Année académique 2023-2024
Master en sociologie et anthropologie

Déclaration déontologique

« Je déclare sur l'honneur que ce mémoire a été écrit de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'il n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'il n'a jamais été publié, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux ...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur.

Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiant·es en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave. »

Remerciements

Par l'écriture de ces remerciements, je souhaite témoigner de ma reconnaissance envers plusieurs personnes, qui ont contribué à la réalisation de ce travail de fin d'études.

Premièrement, il me semble primordial de remercier Jacinthe Mazzocchetti pour avoir accepté d'être ma promotrice, pour la confiance qu'elle m'a accordée et les conseils qu'elle m'a prodigués. Je remercie aussi Valentin Bert pour le temps consacré à la lecture et à l'évaluation de mon travail.

Je me sens également reconnaissante envers le corps professoral de la Faculté des sciences économiques, sociales, politiques et de communication, m'ayant donné des cours enrichissants durant mon parcours académique et m'ayant conduit à des réflexions instructives qui m'ont permis d'aboutir à cet écrit. En particulier, je remercie Bénédicte Fontaine qui m'a marquée avec sa générosité dans le partage de sources, de savoirs et de conseils.

Enfin, j'ai à cœur de remercier ma famille et mes ami.e.s m'ayant apporté énormément de soutien tout au long du déroulement de mes études et durant l'élaboration de ce travail. Je témoigne de la gratitude surtout envers ma maman qui m'a encouragé et soutenu dans mon combat afin d'avoir la possibilité d'étudier. Je souhaite également particulièrement dire merci à mes amies Elisa Veny et Alice Pecheur, avec qui c'est toujours un plaisir de débattre, de se soutenir et de se partager des références.

Table des matières

Introduction	4
Le masculinisme et le discours de la crise de la masculinité	7
Une ambiguïté entre les termes de « masculinisme » et d' « antiféminisme »	12
Comment expliquer l'adhésion de femmes à des mouvements antiféministes tels que le masculinisme ?	13
1. Une égalité atteinte	15
2. Misandrie et haine envers les hommes	18
3. Individualisme	19
4. Une attitude victimaire.....	20
5. Féminité, maternité et mariage	22
5.1. Être mère et être épouse	22
5.2. Être féminine.....	25
5.3. Être féminine, être mère et être épouse.....	26
Conclusion	27
Bibliographie	30

Introduction

Sensible aux questions féministes, j'ai eu l'occasion de vivre une expérience de terrain d'une durée de quelques mois au sein d'une caserne de pompiers en tant qu'apprentie anthropologue. Cela m'a poussée irrémédiablement à m'intéresser à la question des masculinités. Avec l'envie d'approfondir la question, j'ai continué à nourrir mon esprit à travers une diversité de ressources. C'est alors que j'ai été interpellée par deux épisodes du podcast *Les couilles sur la table*, présenté par Victoire Tuaille : le numéro un en collaboration avec Mélanie Gourarier, intitulé *Il n'y a pas de crise de la masculinité*, et le numéro trente-deux en collaboration avec Francis Dupuis-Déri, intitulé *Contre la rhétorique masculiniste* (Tuaille, s. d.-b, s. d.-a). Ces deux épisodes m'ont donné l'occasion de découvrir le masculinisme en relation avec la question de la crise de la masculinité. J'ai donc commencé à me renseigner sur le sujet, et j'ai émis le constat d'après lequel les femmes étaient peu présentes, voire absentes des recherches abordant les masculinistes. Convaincue des propos de Nicole-Claude Mathieu encourageant à mettre en lumière l'expérience des femmes dans les recherches (Mathieu, 1991, 2014), je me suis dès lors demandé : qu'en est-il des femmes au sein des communautés masculinistes ? Existent-elles ? Si oui, que veulent-elles transmettre comme message ? L'ouvrage récent de Pauline Ferrari m'a affirmé l'existence de ces femmes adhérant au masculinisme, bien que l'auteure aborde ce thème en deux-trois pages dans son écrit de trois-cents pages (Ferrari, 2023). J'ai alors décidé de me centrer sur une question : comment expliquer l'adhésion de femmes à des mouvements antiféministes tels que le masculinisme ?

J'ai ensuite mené mon investigation afin de trouver des travaux scientifiques abordant la question du masculinisme et des femmes en étant partisans, et je me suis rendu compte que les recherches sur le mouvement masculiniste en tant que tel sont assez récentes. Par conséquent, ce constat m'a conduit à une impasse, puisqu'il n'existait alors que peu de recherches en sociologie et en anthropologie traitant de la question des femmes adhérant à l'idéologie masculiniste. Pour résoudre ce problème, j'ai donc choisi d'aborder la question de manière interdisciplinaire. Cela m'a permis de trouver du contenu afin de tenter d'apporter des éléments de réponse à cette problématique. Mes sources sont dès lors issues de différentes disciplines : notamment

l'anthropologie, la sociologie, les sciences politiques, l'histoire, la philosophie, les sciences de la communication ...

Certes, il existe quelques travaux scientifiques traitant de la question des femmes, membres de communautés antiféministes. Cependant, compte tenu du petit nombre de recherches sur le sujet, les propos rencontrés au sein de celles-ci paraissent assez proches les uns des autres, puisque les chercheur.euse.s se réfèrent quasiment toujours aux mêmes écrits. Il s'avère alors difficile d'apporter de la nuance sur la question en ne se basant que sur ces quelques recherches. Au-delà du faible nombre de celles-ci, ce sont souvent les mêmes auteur.e.s qui écrivent sur le masculinisme. C'est notamment le nom de Francis Dupuis-Déri qui revient le plus souvent lorsqu'on tente de se renseigner sur le mouvement masculiniste, puisqu'il paraît constituer un spécialiste du sujet. Cela renforce encore la difficulté de nuancer les propos scientifiques rassemblés.

En outre, pour écrire ce texte, j'ai notamment utilisé l'ouvrage récent de Pauline Ferrari parce qu'il apporte une contribution en ce qui concerne le sujet du masculinisme et il permet de découvrir des références pertinentes (Ferrari, 2023). Néanmoins, je reproche à Ferrari de mettre en œuvre une méthode peu rigoureuse afin d'en savoir davantage sur le mouvement masculiniste. En vérité, cela me paraît intéressant que Ferrari se mette dans la peau d'un adolescent, appelé Jules, en ouvrant un compte sur le réseau social *Tik Tok* afin d'avoir accès aux contenus masculinistes, par la manipulation des algorithmes. Cependant, je pense qu'elle aurait pu enrichir sa démarche notamment par la création de plusieurs comptes *Tik Tok* de personnes avec des caractéristiques sociodémographiques différentes, afin d'analyser par exemple en combien de temps elle a accès aux contenus masculinistes, quelle influence peuvent avoir le genre, l'âge, la race, la classe sociale... concernant l'accès à ces contenus, etc. De plus, cela aurait probablement été enrichissant qu'elle utilise la même démarche au sein de plusieurs réseaux sociaux différents. A la lecture de son ouvrage, j'ai été troublée par le fait que Ferrari insère de temps en temps dans ses écrits des phrases d'entretiens réalisés avec d'anciens membres de groupes masculinistes ainsi qu'avec des spécialistes du sujet qu'elle traite. En dépit de la fluidité que cela amène au texte, j'aurais apprécié qu'elle dédie une petite partie de son ouvrage notamment afin de contextualiser dans quel cadre ces entretiens ont été réalisés, quand ont-ils été

effectués, comment elle s'y est prise pour les rencontrer et pourquoi a-t-elle décidé d'interviewer ces personnes en particulier ? Elle aurait également pu s'interroger sur l'influence de sa positionnalité dans sa démarche de recherche.

Enfin, malgré le fait que le masculinisme et ses idées se propagent de plus en plus à l'échelle mondiale grâce à Internet et aux réseaux sociaux, les recherches le concernant ont tendance à souvent se limiter uniquement aux mêmes zones géographiques : les États-Unis, le Canada et parfois, la France.

Le masculinisme et le discours de la crise de la masculinité

Le masculinisme est un mouvement émergeant dans les années 1970 et se développant dans les années 1980 en Amérique du Nord, à partir des avancées du féminisme et en ce qui concerne les droits des femmes. Aujourd'hui, il s'étend à l'Occident, voire au monde entier (Bouchard et al., 2004 ; Viveros Vigoya et al., 2018). Son argumentaire prend racine dans l'existence d'une supposée crise de la masculinité, dont il me semble nécessaire d'exposer les principaux éléments. En référence à Allen, j'aborderai cette crise en tant que discours politique annonçant que les hommes se « démasculineraient » et/ou se « féminiseraient » (Allen dans Dupuis-Déri, 2012b, 2022 ; Grannis, 2019).

Selon Dupuis-Déri et Viveros Vigoya et al., depuis les années 1970-1980, cette rhétorique du malaise masculin refait surface en raison de bouleversements économiques et sociaux à la suite de l'entrée dans le néolibéralisme (Dupuis-Déri, 2012b ; Viveros Vigoya et al., 2018). Bouchard et al. ainsi que Dupuis-Déri révèlent que ce sont d'abord certains universitaires et les médias qui font émerger le constat d'une crise de la masculinité et mettent alors en avant la rhétorique masculiniste (Bouchard et al., 2004 ; Dupuis-Déri, 2012a). Dupuis-Déri, Ferrari et Grannis affirment également qu'aujourd'hui, ce discours surmédiatisé et banalisé est soutenu par divers intellectuels et personnalités ne se présentant pas comme masculinistes, voire se qualifiant parfois de « proféministes » et bénéficiant d'une visibilité médiatique (Dupuis-Déri, 2012a, 2012b ; Ferrari, 2023 ; Grannis, 2019). Cependant, cette rhétorique n'est certainement pas nouvelle (Dupuis-Déri, 2012a, 2022 ; Ferrari, 2023 ; Gourarier, 2017, 2019). D'après Dupuis-Déri et Grannis, elle existe depuis au moins cinq siècles en Occident. Ils ajoutent que ce discours de la crise de la masculinité apparaît historiquement au moment où les hommes s'estiment menacés par une avancée réelle ou supposée des femmes concernant leur émancipation, c'est-à-dire lors d'une remise en question de la domination masculine (Dupuis-Déri, 2012b, 2022 ; Grannis, 2019). Dupuis-Déri affirme que celui-ci permet aux dominants, a priori les hommes, de se plaindre et de se faire passer pour victime à la place des femmes. Il cherche à discréditer les femmes et le féminisme désignés comme responsables de cette crise. De cette façon, il essaye d'encourager les hommes à se mobiliser contre le

féminisme et provoque ainsi des retombées antiféministes (Dupuis-Déri, 2012b). Dès lors, cette rhétorique du malaise masculin s'oppose aux avancées vers l'égalité homme/femme et à une libération des femmes par crainte de leurs effets. Cette crise de la masculinité en tant que discours, a bien des effets dans la réalité (Dupuis-Déri, 2022). Selon Dupuis-Déri et Grannis, par la critique du féminisme et de ses partisans, cette rhétorique permet l'exploitation des ressources en faveur des hommes et la (ré)affirmation d'une masculinité dite « conventionnelle » (Dupuis-Déri, 2012b ; Grannis, 2019). Dupuis-Déri explique que cette identité conventionnelle de l'homme pourrait être liée en particulier à quelques qualités, à des rôles masculins ainsi qu'à des fonctions que l'homme peut prendre dans le couple, dans la famille, et à plus grande échelle, dans la société (Dupuis-Déri, 2022). « Un homme, un vrai, est évidemment hétérosexuel, autonome, actif, agressif, compétitif et possiblement violent » et si ces hommes ont le devoir d'adhérer à cette identité conventionnelle masculine, les femmes le doivent aussi (Dupuis-Déri, 2022, p. 19). D'après les propos de Gourarier, les masculinistes, depuis une trentaine d'années, utilisent cette rhétorique du malaise masculin comme modèle à partir duquel ces hommes envisagent leur place dans la société contemporaine (Gourarier, 2017). Par conséquent, en référence à Dupuis-Déri, elle leur permet de dissimuler la domination masculine sur les femmes et de garder leurs profits tirés individuellement et collectivement de cette domination (Dupuis-Déri, 2012b).

Ainsi, Gourarier affirme que parler de la crise de la masculinité et des inquiétudes qu'elle produit permet de renforcer cette masculinité et non de l'affaiblir comme cette rhétorique voudrait nous en convaincre. Autrement dit, ce discours de la crise serait une manière d'encourager à la reproduction de l'ordre des genres (Gourarier, 2017). Nous sommes donc face à « un processus de reproduction du pouvoir » (Gourarier, 2017, p. 12). Dupuis-Déri considère qu'il ne semble pas y avoir véritablement de crise puisque la domination masculine semble institutionnalisée depuis longtemps (Dupuis-Déri, 2012a). Cependant, Molinier pense qu'il ne faut pas nier les difficultés et les souffrances des hommes, même si elle considère que le discours de la crise de la masculinité dans son contenu restera toujours masculiniste, puisqu'il promeut la conservation des privilèges des hommes (Molinier, 2004). Gourarier explique, quant à elle, qu'elle ne met pas en doute l'existence réelle d'un malaise ressenti par les hommes de manière individuelle. Cependant, elle invite à

considérer ce malaise historiquement (Gourarier, 2017). Alors que Thiers-Vidal montre que même si le discours de la crise de la masculinité a une influence dans les sociétés occidentales, les hommes savent consciemment qu'être un homme constitue un privilège (Thiers-Vidal dans Dupuis-Déri, 2012a ; Thiers-Vidal dans Grannis, 2020 ; Thiers-Vidal, 2010).

D'après Gourarier et Grannis, pour discréditer leurs opposantes féminines et féministes, les masculinistes utilisent le discours de la crise de la masculinité et procèdent à une simplification des faits scientifiques, ainsi qu'à une mise en œuvre d'actions impressionnantes, dans le but d'obtenir le soutien de l'opinion publique (Gourarier, 2017 ; Grannis, 2019). Dupuis-Déri explique que ceux-ci s'appuient sur des drames et des souffrances individuelles insuffisantes pour offrir une base solide afin de construire une théorie sociopolitique. Par ailleurs, cette utilisation des souffrances individuelles permet le développement d'explications caricaturales (Dupuis-Déri, 2004). En référence aux propos de Dupuis-Déri et de Bouchard & al., les masculinistes utilisent donc cette rhétorique du malaise masculin afin de démontrer que l'homme en tant qu'homme subit des coûts selon quatre axes symptomatiques principaux et non exhaustifs. Premièrement, ils considèrent que les hommes subissent aussi de la violence domestique de manière symétrique aux femmes. Paradoxalement, ces hommes sont perçus de nature comme plus agressifs, forts et violents que les femmes et c'est le féminisme qui limiterait cette agressivité des hommes en les « castrant ». Le deuxième axe discursif concerne le taux plus élevé de suicide masculin : celui-ci serait plus important à cause du manque de modèles masculins. De plus, les femmes seraient responsables de ces suicides parce qu'elles poussent les hommes à l'acte, notamment en clôturant la relation amoureuse. Troisièmement, d'après les masculinistes, les garçons réussissent moins bien au niveau scolaire que les filles. L'école valoriserait une pédagogie jugée trop féminine, qui disqualifie les garçons. Ils pensent qu'il serait nécessaire d'adopter, dans les écoles, des stratégies de revalorisation de « l'identité masculine conventionnelle ». Enfin, les membres de la communauté masculiniste reprochent que les pères n'obtiennent pas systématiquement la garde des enfants. Ils disent que les pères d'aujourd'hui souhaiteraient s'occuper de leurs enfants de façon responsable (Bouchard et al., 2004 ; Dupuis-Déri, 2012b, 2022). Dupuis-Déri et Ferrari ajoutent qu'il existe également un cinquième axe moins cité : le fait qu'il soit difficile pour ces hommes d'avoir accès à la sexualité (Dupuis-Déri,

2022 ; Ferrari, 2023). Néanmoins, Dupuis-Déri démontre à plusieurs reprises comment cet argumentaire masculiniste peut être infirmé (Dupuis-Déri, 2004, 2012a, 2012b, 2022). Par ailleurs, il définit le masculinisme en tant que « paramouvement ». C'est-à-dire qu'il constitue « un contre-mouvement social s'opposant au féminisme dans des axes d'action et de discours qui poussent la logique du rapport de force patriarcal au-delà de ce qu'oseraient dire ou faire contre les féminismes les hommes qui occupent aujourd'hui des positions officielles. » (Dupuis-Déri, 2012b, p. 79).

À l'origine, le féminisme a permis de déstructurer les identités traditionnelles des femmes et des hommes, ce qui a engendré la réaction de certains hommes dénonçant « que le féminisme serait allé “trop loin” », explique Dupuis-Déri (Dupuis-Déri, 2004, p. 70). Selon lui, les hommes se retrouveraient donc sans repères ni modèles identitaires masculins conventionnels. Alors que les hommes pullulent au sein des représentations culturelles et médiatiques (Dupuis-Déri, 2012a). Ainsi, Blais et Ferrari expriment que, d'après les masculinistes, les féministes et les femmes possèdent trop de pouvoir, les hommes sont des victimes et le féminisme est excessif, car nous aurions désormais atteint l'égalité (Blais, 2012 ; Ferrari, 2023). Grannis indique qu'il serait donc nécessaire pour eux d'empêcher les avancées féministes, voire de les faire reculer. Les membres du mouvement masculiniste effectuent alors une bicatégorisation et une différenciation des sexes dans leur argumentaire afin de justifier l'oppression des femmes. De cette façon, ils perçoivent la société de manière naturalisée et hiérarchique, et tentent de sauvegarder le patriarcat selon une vision hétéronormative (Grannis, 2019). En bref, ils veulent sauvegarder le statu quo de l'ordre patriarcal (Blais, 2012 ; Devreux, 2004 ; Dupuis-Déri, 2012b ; Grannis, 2019). En accord avec les propos de Delphy, l'idéologie masculiniste s'ancre donc « dans l'antiféminisme et le sexisme ordinaire, et dans une conception conventionnelle de l'ordre naturel de la division des sexes » (Dupuis-Déri, 2012b, p. 82 ; Delphy dans Grannis, 2019). D'après Nicole-Claude Mathieu, c'est d'ailleurs l'apparence banale, quotidienne, et comme relevant d'une évidence des rapports de domination, qui rend difficile la mise à jour de ceux-ci (Mathieu, 1991).

Selon Gourarier, s'opposer aux femmes et aux féministes ne signifie pas pour autant qu'il y ait une égalité entre ces hommes dans les groupes masculinistes. Puisqu'ils se réfèrent à un idéal normatif de l'homme, cela crée des hiérarchies entre

eux au sein des communautés masculinistes (Gourarier, 2017). Viveros Vigoya affirme l'existence de ces hommes, membres des groupes subalternes du fait de leur orientation sexuelle, de leur classe sociale ou de leur ethnicité, etc. Elle ajoute que ces hommes dominés agissent comme s'ils croyaient que consolider davantage leur autorité sur les femmes et renforcer leur masculinité étaient indispensables pour leur propre émancipation (Viveros Vigoya et al., 2018). Or, d'après Dupuis-Déri, certes, ces hommes ne constituent pas un groupe homogène. Mais les masculinistes subalternes restent également construits socialement au sein de rapports entre hommes ainsi qu'entre hommes et femmes (Dupuis-Déri, 2012a).

En outre, Blais, Bouchard & al. et Gourarier mettent en avant le fait que ce mouvement masculiniste récupère à son avantage des concepts et du vocabulaire issus du féminisme et la manière dont le mouvement féministe s'organise (Blais, 2012 ; Bouchard et al., 2004 ; Gourarier, 2017). Blais exprime qu'à leurs yeux, nous serions aujourd'hui dans une société matriarcale, ce qui leur permet de se rassembler pour en discuter de manière non mixte, tels les groupes de conscientisation mis en œuvre par les féministes durant les années 1960-1970 (Blais, 2012).

Bien que Gourarier affirme que le masculinisme semble unifié du point de vue idéologique – concernant un éloge de la « cause des hommes » et une domination en faveur des femmes (Gourarier, 2017). Grannis révèle qu'il possède un caractère fragmentaire puisqu'il se partage en plusieurs tendances parfois contradictoires et très actives sur Internet : les MGTOW, les Pick-Up Artists, les Incels, les Red Pill, les Men's Right Activists, etc. (Grannis, 2019). De surcroît, Labarre désigne Internet en tant qu'espace hostile au féminisme ainsi qu'aux femmes. Selon elle, ce sont surtout les réseaux sociaux qui permettent la diffusion de l'idéologie masculiniste, en donnant la possibilité d'un anonymat relatif en même temps qu'une visibilité aux masculinistes (Labarre, 2015). D'après Ferrari et Grannis, cela donne la possibilité d'établir le constat selon lequel la radicalité de leur idéologie et son pouvoir semblent consolidés par les outils numériques, puisque ce que les personnes vont consommer en ligne va venir consolider le monde en dehors de l'univers virtuel (Ferrari, 2023 ; Grannis, 2019, 2020). De cette manière, Dupuis-Déri indique que le mouvement masculiniste forme des réseaux hors ligne et en ligne de manière diffuse, c'est-à-dire qu'il se manifeste selon une variété de formes pouvant être perçues comme anodines (Dupuis-Déri,

2022). Pareillement à Dworkin, il ajoute que son idéologie envahit tous les milieux, toutes les sphères, toutes les classes politiques et sociales (Dupuis-Déri, 2022 ; Dworkin, 1983).

Une ambiguïté entre les termes de « masculinisme » et d' « antiféminisme »

Tant Gourarier, Dupuis-Déri, Blais, Bard et Ferrari définissent le masculinisme en tant que pan contemporain de l'antiféminisme (Bard et al., 2019 ; Blais, 2012 ; Dupuis-Déri, 2022 ; Ferrari, 2023 ; Gourarier, 2017). Or, une ambiguïté m'est apparue à la lecture des écrits de Dupuis-Déri. Il semblait utiliser le terme « antiféministe » comme synonyme de « masculiniste ». Si je reprends leur définition, j'en déduis que certes, le masculinisme est antiféministe, puisqu'il en constitue le pan contemporain. Cependant, l'antiféminisme n'est pas dans tous les cas masculiniste.

De la même manière que Gourarier, afin d'éclaircir ce point, je mobiliserai dès lors le masculinisme « pour désigner tout groupe organisé autour de la défense de la “cause des hommes” dans une confrontation/rivalité avec le féminisme et les femmes » (Gourarier, 2017, p. 10). En me référant aux propos de Gourarier, cela implique que par rapport à l'antiféminisme, le masculinisme possède la particularité de concevoir les hommes comme un groupe social particulier ayant des intérêts opposés aux intérêts féminins. Les masculinistes défendent les intérêts des hommes en contestant le féminisme ayant une idéologie qu'ils jugent hégémonique et homogène. Le masculinisme se concentre donc sur la problématique de la « condition masculine ». Alors que l'antiféminisme n'élabore pas forcément une réflexivité concernant la masculinité. De plus, les personnes qui s'opposent au féminisme ne considèrent pas nécessairement que les hommes soient une classe opprimée par le sexe opposé (Gourarier, 2017).

Comment expliquer l'adhésion de femmes à des mouvements antiféministes tels que le masculinisme ?

Selon Sorin, il n'est pas nouveau que des femmes adhèrent à l'antiféminisme. Les discours antiféministes étant exprimés par des femmes ont augmenté, sont devenus variés et se sont radicalisés avec l'expansion d'Internet ainsi que des réseaux sociaux. Par ailleurs, le masculinisme au féminin se développe également aujourd'hui principalement aux États-Unis et au Canada (Sorin, 2022). En accord avec l'affirmation de Ferrari, ce qui paraît étonnant, c'est que des communautés de femmes adhèrent à des théories masculinistes, qui par définition, leur sont hostiles (Ferrari, 2021). Suivant les propos de Pham, plutôt que de rejeter ces communautés féminines adhérant aux idées masculinistes, il me paraissait important de comprendre les raisons sous-jacentes les poussant à rejeter le féminisme (Pham, 2015). Dès lors, comment expliquer l'adhésion de femmes à des mouvements antiféministes tels que le masculinisme ?

Afin de répondre à cette problématique et compte tenu du petit nombre actuel d'études sur la question, je vais m'appuyer sur deux communautés : Women Against Feminism et Red Pill Women. Tout d'abord, selon Crusmac, Women Against Feminism (WAF) est une communauté en ligne de femmes ayant son propre site web et s'exprimant aussi sur des réseaux sociaux, tels que *Tumblr* ou *Twitter*. Elle explique que leur site a commencé à devenir populaire à partir de juillet 2014. Les éléments que nous pouvons y trouver sont des selfies de membres justifiant pourquoi elles rejettent le féminisme en l'écrivant sur une pancarte artisanale, débutant par la phrase « Je n'ai pas besoin du féminisme parce que... ». De cette manière, Crusmac avance que le groupe WAF se définit par opposition au féminisme et aux féministes (Crusmac, 2017). Quant aux Red Pill Women (RPW), d'après Ferrari et Jarvis & Eddington, ce sont des femmes constituant la réplique féminine de la communauté masculiniste issue de *Reddit* et dénommée les Red Pill (RP) (Ferrari, 2021 ; Jarvis & Eddington, 2021). Jarvis & Eddington désignent RP en tant que communauté principale, qui permet à certaines femmes de l'intégrer, mais qui leur interdit de manière explicite d'informer de leur présence et dans ce sens, suivant les propos de Labarre, qui les contraint de suivre les règles établies par les hommes (Jarvis & Eddington, 2021 ; Labarre, 2015).

Tandis que RPW est un groupe *sous-reddit* qui s'adresse uniquement aux femmes, affirment Ferrari et Jarvis & Eddington. Celui-ci se compose alors de femmes, mariées ou non, qui sont partisans de l'idéologie RP¹. Elles parlent en ligne de leur vie amoureuse, de leurs problèmes relationnels, et elles se partagent des conseils afin de devenir la meilleure partenaire possible (Ferrari, 2021, 2023 ; Jarvis & Eddington, 2021)².

L'orientation idéologique de ces communautés apparaît plus complexe qu'il n'y paraît. D'une part, Crusmac identifie WAF en tant que communauté antiféministe et non postféministe (Crusmac, 2017). D'autre part, au contraire, Michaud parle de WAF et de RPW comme des espaces antiféministes qui se caractérisent par des logiques postféministes (Michaud dans Ferrari, 2021 ; Michaud, 2019). Jarvis & Eddington la rejoignent sur ce point en ce qui concerne les RPW (Jarvis & Eddington, 2021). Je souhaite d'ailleurs mentionner que j'aborderai l'orientation postféministe de ces communautés postérieurement. Cependant, ce qui a surtout attiré mon attention est que ces deux groupes sont désignés en tant que communautés antiféministes. Néanmoins, en m'inspirant des propos de Sorin, je les qualifie de masculinistes au féminin également, car certes, ils adoptent une perspective postféministe et antiféministe, mais leurs arguments se teignent de masculinisme (Sorin, 2022). Ainsi, en lien avec les propos de Gourarier, par leur utilisation d'une argumentation valorisant les théories masculinistes, ces communautés défendent « la cause des hommes » en entretenant une rivalité avec le féminisme et ses partisans (Gourarier, 2017).

Enfin, d'après Aronson, le féminisme peut enganger plusieurs significations. Dès lors, les différentes définitions de ce mouvement sont ambiguës (Aronson, 2003). En accord avec ses propos, Pham explique que définir le féminisme et comprendre ce que signifie en être membre sont complexes aujourd'hui, puisqu'il existe un large

¹ Le groupe Red Pill, en référence au film *Matrix*, encourage ses membres à prendre la pilule rouge pour se réveiller et enfin percevoir la vérité : prendre conscience que le féminisme ment, les hommes sont tout autant victimes de problèmes que les femmes, et que dans les faits, ce sont les femmes qui dominent (Ferrari, 2023 ; Grannis, 2019).

² Tout au long du texte, j'utiliserai les abréviations WAF, RPW et RP afin de désigner respectivement les communautés Women Against Feminism, Red Pill Women et Red Pill.

spectre de définitions et d'opinions se contredisant sur le sujet (Pham, 2015). Toutes les deux pensent que cette difficulté à définir ce mouvement a pu expliquer le fait que des femmes ne s'identifient pas comme féministes et qu'elles accordent un soutien de plus en plus important aux idées antiféministes (Aronson, 2003 ; Pham, 2015). Ainsi, Pham révèle que les femmes qui rejettent le féminisme ne s'opposent pas à une définition spécifique du mouvement, mais à une multitude de raisons qui les poussent à le rejeter et à refuser de s'y associer (Pham, 2015). En conséquence, je m'appête à vous présenter les arguments qui semblent les plus récurrents, à la lecture des différentes recherches sur le sujet, et communs à la fois à WAF et à RPW. Ceux-ci ont été établis dans les recherches souvent à partir des commentaires en ligne des femmes, membres de WAF et RPW, c'est-à-dire à partir de leurs mots. Relativement au travail de Crusmac, ces arguments sont d'ailleurs liés entre eux (Crusmac, 2017).

1. Une égalité atteinte

Suivant les écrits de Crusmac, Michaud et Sorin, pareillement au mouvement masculiniste, autant la communauté WAF que RPW pensent vivre au sein d'une société où les femmes disposent de droits égaux, c'est-à-dire que l'égalité serait désormais acquise et constituerait alors un objectif dépassé. Par conséquent, les femmes, membres de ces groupes, estiment que le patriarcat n'existe plus ou n'a même jamais existé. Les luttes féministes seraient inutiles puisque si le patriarcat n'existe pas, les femmes ne sont pas des victimes et dès lors, cela ne justifie pas un traitement spécial des femmes (Crusmac, 2017 ; Michaud, 2019 ; Sorin, 2022). De cette manière, Crusmac, Ferrari, Michaud, Pham et Sorin expriment que ces deux communautés se présentent comme des partisans de l'égalité et pensent que le féminisme constitue une menace à l'encontre de l'égalité, dans la mesure où il donne plus de droits et de privilèges aux femmes et qu'il amène à une situation où les hommes sont ignorés, effacés, discriminés, voire haïs par le féminisme (Crusmac, 2017 ; Ferrari, 2021 ; Michaud, 2019 ; Pham, 2015 ; Sorin, 2022). Selon Aronson et Michaud, cette représentation défavorable du féminisme aurait été amplement construite par les médias, qui, depuis les années 1980, lors du ressac conservateur aux États-Unis, se sont efforcés de dépeindre les féministes de façon dépréciative et de défendre l'idée que les femmes ont réussi à obtenir l'égalité, rendant ainsi le féminisme soit inutile,

soit nuisible aux femmes (Aronson, 2003 ; Michaud, 2019). Nicole-Claude Mathieu ajoute que c'est la société plus largement qui peut promouvoir des normes et des valeurs valorisant la domination masculine et la subordination féminine. Cette promotion de normes et de valeurs patriarcales contribue à l'intériorisation de celles-ci par les femmes, qui cèdent alors à la domination sans y consentir (Mathieu, 1991). En adaptant ses propos, cela peut alors les pousser à apporter leur soutien au mouvement masculiniste qui défend ces normes et valeurs patriarcales, voire à devenir membre de communautés telles que WAF et RPW. Ainsi, notamment par leur défense d'une égalité déjà acquise, les femmes appartenant aux groupes WAF et RPW perpétuent les structures de pouvoir qui les oppriment (Mathieu, 1991).

Par cette affirmation d'une égalité atteinte et d'un féminisme n'ayant plus sa place, Ferrari avance que les membres de WAF et de RPW s'inscrivent donc dans une logique postféministe (Ferrari, 2021). Autrement dit, Sorin indique qu'elles promeuvent l'antiféminisme par le biais d'une logique postféministe (Sorin, 2022). En lien avec la recherche de Jarvis & Eddington sur les RPW, il existerait dès lors une intersection paradoxale entre l'antiféminisme et le féminisme (Jarvis & Eddington, 2021).

D'après Aronson et Crusmac, être postféministe est un qualificatif ayant été donné par les médias dans les années 1980, simultanément à l'émergence de la troisième vague féministe. Elles expliquent que le postféminisme se différencie de celle-ci et désigne les femmes ayant eu la possibilité de profiter des avancées du mouvement féministe et n'amenant pas à de nouvelles transformations politiques (Aronson, 2003 ; Crusmac, 2017). Crusmac ajoute que selon ce courant de pensée, le féminisme aurait achevé ses luttes et serait dépassé (Crusmac, 2017). Ainsi, les membres de WAF et de RPW s'opposent et dénoncent le féminisme qu'elles qualifient de « moderne » (Jarvis & Eddington, 2021 ; Michaud, 2019 ; Sorin, 2022).

Néanmoins, Crusmac, Pham et Sorin révèlent que ces femmes semblent en accord avec les idéaux du féminisme de la première vague, qui était politiquement ancré et aspirait à la démocratie ainsi qu'à la liberté des femmes majoritairement blanches. Elles reconnaissent que celui-ci a permis aux femmes d'acquiescer davantage de droits et considèrent alors qu'après cette première vague, les luttes ont été gagnées,

rendant le féminisme contemporain obsolète (Crusmac, 2017 ; Pham, 2015 ; Sorin, 2022). Ainsi, en relation avec les propos de Jarvis & Eddington, les membres de WAF et RPW critiquent le féminisme « moderne », le jugeant corrompu, tandis qu'elles valorisent le féminisme « classique » (de la première vague) qui accorde de l'importance aux choix individuels des femmes (Jarvis & Eddington, 2021). Cela permet d'infirmer l'affirmation de Pham exprimant que les femmes antiféministes semblent ignorer les contributions précédentes des féministes. Par ailleurs, Pham avance que ce féminisme « moderne » semble caractérisé par les principes féministes de la deuxième vague, ayant étendu le débat à un vaste spectre de questions telles que la sexualité, les inégalités juridiques, la famille, etc. (Pham, 2015) Cela motive dès lors ces femmes à le rejeter. D'après Crusmac, ce désaccord avec les principes de la deuxième vague peut être interprété comme une réaction à la critique médiatique du féminisme présente dans les années 1980. Elle explique que WAF utilise les stéréotypes concernant le féminisme dont les médias faisaient la promotion à l'origine lors de leur critique de celui-ci, en l'occurrence : le féminisme désigné en tant qu'idéologie stigmatisant les hommes, s'opposant à l'égalité (déjà acquise) par la recherche de l'obtention d'avantages spécifiques pour les femmes et ignorant la contribution individuelle lors de la prise de décision et dans l'élaboration du succès (Crusmac, 2017).

Par conséquent, relativement à ce qu'avance Michaud, les membres de WAF et de RPW refusent d'être étiquetées comme féministes ou se présentent en tant qu'antiféministes, tout en défendant des valeurs du féminisme, telles que l'égalité (Michaud, 2019). En référence au continuum de l'identification féministe de Taylor, Aronson désigne ces femmes antiféministes comme appartenant à la catégorie de « Je ne suis pas féministe, mais... ». Elle explique que celles-ci sont souvent originaires de milieux privilégiés et refusent de se qualifier de « féministe », bien qu'elles soutiennent de nombreuses idées du mouvement. Certaines de ces femmes se distancient de l'engagement politique et du militantisme qui caractériseraient le féminisme. D'autres pensent que le féminisme serait allé « trop loin » et se distancient de celui-ci à cause de la manière négative et stéréotypée dont sont perçues les féministes comme agressives, misandres et lesbiennes (Aronson, 2003 ; Aronson dans Crusmac, 2017).

En somme, en regard des affirmations de Michaud, les membres des communautés WAF et RPW auraient donc assimilé des principes féministes et exprimeraient, de manière paradoxale, des idées issues du féminisme sans les reconnaître comme telles. Elles considèrent alors les progrès du féminisme comme acquis (Michaud, 2019). Selon Jarvis & Eddington, de cette manière, RPW opte et apporte son soutien à l'antiféminisme de manière superficielle, puisque les idées et l'engagement que les membres partagent dans leurs écrits sur le groupe, révèlent consciemment ou non l'existence de logiques postféministes, prônant le soutien aux droits et aux choix individuels des femmes, même si ceux-ci peuvent perpétuer le patriarcat (Jarvis & Eddington, 2021).

2. Misandrie et haine envers les hommes

En relation avec les textes de Michaud et de Ferrari, une partie des arguments des membres de WAF et de RPW s'inspirent des théories masculinistes, déclarant que les hommes sont discriminés par le féminisme (Ferrari, 2021 ; Michaud, 2019). Michaud et Pham expliquent que puisqu'elles considèrent l'égalité comme étant atteinte, le féminisme permettrait aux femmes d'acquérir des privilèges à la défaveur des hommes. Autrement dit, il ne semble que servir les intérêts des femmes et exclure les hommes, en ne prenant en compte que les besoins et désirs de celles-ci (Michaud, 2019 ; Pham, 2015). Selon le contenu des publications de RPW analysées dans l'article de Ferrari, les femmes seraient protégées par la société et sont dès lors devenues « intouchables ». Ferrari raconte qu'elles mettent d'ailleurs à disposition une page web collaborative rassemblant les publications en lien avec la théorie masculiniste RP (Ferrari, 2021). De plus, les hommes endurent du sexisme. Michaud et Pham indiquent que les membres de ces communautés défendent alors les hommes. Elles pensent qu'ils sont importants et que le féminisme alimente une hostilité envers les hommes (Michaud, 2019 ; Pham, 2015). Ainsi, d'après Crusmac, les féministes et leurs principes sont associés à la misandrie ainsi qu'à la peur ou bien à la haine des hommes (Crusmac, 2017). Michaud et Pham ajoutent que ces femmes expriment leur réticence à adhérer au féminisme en raison de cette connotation négative, souvent véhiculée par des cas extrêmes de féministes en colère, qui accusent les hommes d'être responsables de leurs propres inégalités (Michaud, 2019 ; Pham, 2015). Jarvis &

Eddington précisent, quant à elleux, que le féminisme actuel est critiqué pour son impact présumé négatif tant sur les hommes que sur les femmes, car il tend à négliger les différences biologiques entre les sexes. Ces communautés expriment que cette approche peut conduire à une répartition inégale des responsabilités et du pouvoir, laissant les hommes avec un sentiment de moindre implication et de moindre influence (Jarvis & Eddington, 2021).

3. Individualisme

L'argument de valorisation de l'individualisme était davantage mis en lumière au sein des recherches sur WAF. Cependant, il me paraissait important de l'exposer, car il est en lien avec la logique postféministe de ces communautés antiféministes, se teintant de masculinisme. Cet argument permet également de comprendre le suivant.

D'après Michaud, le discours des femmes, membres de WAF, promeut une idéologie néolibérale privilégiant la liberté individuelle aux dépens des luttes collectives. Cela signifie que ces femmes pensent qu'elles peuvent réussir individuellement au sein de la société ainsi que dans leur vie privée sans avoir besoin du féminisme (Michaud, 2019). Crusmac indique qu'elles mettent donc en exergue l'individualisme et expriment ne pas ressentir le besoin d'être représentées par le féminisme (Crusmac, 2017). Selon Michaud, les inégalités sont alors interprétées par celles-ci comme découlant de problèmes individuels et l'oppression des femmes comme relevant de leur propre responsabilité. Ces femmes ont dès lors le sentiment que le féminisme les rend victimes. Michaud justifie ce sentiment par le fait qu'elles ne prennent pas en considération les inégalités dans leur dimension structurelle ainsi que l'oppression dans son aspect systémique (Michaud, 2019). De fait, Nicole-Claude Mathieu considère que les femmes possèdent une conscience de leur oppression, ce qu'elle appelle une « conscience dominée ». C'est-à-dire que ce qui est paradoxal pour cette anthropologue, c'est que les femmes disposent d'un savoir. Néanmoins, celui-ci est partiel : les femmes ne détiennent pas une connaissance de l'oppression comme système social, car elles n'ont pas accès aux savoirs nécessaires pour prendre conscience de leur oppression à cause de contraintes sociales matérielles et cognitives. De plus, pour Nicole-Claude Mathieu, la (dé)négaration de la soumission chez les

femmes ne découle pas d'un désir inconscient de domination, mais plutôt du fait que prendre conscience de notre propre oppression en tant que personne semble brutal (Mathieu, 1991). En lien avec ce qu'elle postule, c'est pour cette raison que les membres de WAF et de RPW pourraient nier l'existence de l'oppression masculine systémique ou minimiser son importance, en adoptant une vision individualiste des problèmes sociaux. Cela pourrait expliquer leur attirance envers le discours masculiniste, lui-même, niant ou minimisant les inégalités et les discriminations de genre (Mathieu, 1991). L'anthropologue révèle d'ailleurs que l'éducation populaire féministe peut jouer un rôle en permettant la prise de conscience des femmes de l'oppression comme système social (Mathieu, 1991). Ainsi, pour en revenir à la discussion sur les membres de WAF, Michaud expose qu'elles considèrent le féminisme comme inutile. Leur conception est individualiste et insiste concernant la compétition entre chacun des individus. De cette façon, la perspective de la communauté WAF suppose que les femmes ont une agentivité qui serait suffisante pour combattre tout type d'oppression (Michaud, 2019). Selon Crusmac, cet individualisme s'exprime par l'appel aux capacités individuelles à surmonter tout obstacle et à construire son propre succès grâce au mérite (Crusmac, 2017).

En ce qui concerne la communauté RPW, Jarvis & Eddington indiquent que celle-ci se structure également autour de ces logiques postféministes de droits, de liberté et de choix individuels, tout en se présentant comme un réseau antiféministe. Ce postféminisme paraît donc en accord avec l'individualisme et il le défend. De cette manière, en choisissant d'utiliser une logique postféministe, les membres de RPW expriment que les femmes devraient être soutenues sans jugement dans leurs choix par les féministes, même si ces choix peuvent prendre part au maintien du patriarcat (Jarvis & Eddington, 2021).

4. Une attitude victimaire

L'argument d'une attitude victimaire des femmes et du féminisme ne s'est présenté qu'au sein des travaux qui s'intéressent à la communauté WAF. Cependant, je pense qu'avec une recherche de terrain chez RPW, il ne serait pas surprenant de

retrouver le même type d'argument puisque ce groupe adhère aux théories masculinistes RP, abordant ce thème.

Suivant les propos en ligne des membres de WAF analysés par Michaud, elles expliquent que les féministes mentent : il n'y aurait pas d'écart entre les salaires et il n'existerait pas de culture du viol. Selon elles, le féminisme présente, de manière dichotomique, les femmes comme des victimes et les hommes comme des oppresseurs (Michaud, 2019). Par conséquent, Crusmac dit qu'elles pensent que celui-ci pousserait les femmes à se victimiser, par le rappel constant de l'oppression des femmes par les hommes (Crusmac, 2017). Pour illustrer, en ce qui concerne le sujet du viol, les membres de WAF reprennent l'argument individualiste précédent, présenté par Michaud et défendant l'idée que les femmes sont libres de faire leurs propres choix, ce qui implique qu'en cas de problèmes, elles en sont responsables (Michaud, 2019). Dès lors, Crusmac met l'accent sur le fait que les partisans de WAF désignent les femmes, victimes de viol, comme étant fautives et responsables de cet événement et encouragent à ne pas blâmer l'homme agresseur. Représentativement, d'après celles-ci, le viol constitue un fait subjectif témoignant du regret des femmes pour l'acte sexuel qu'elles classifiaient alors comme un viol afin de ne pas être considérées comme responsables (Crusmac, 2017). Cet exemple de l'attitude jugée victimaire des femmes dans le cas du viol reflète incontestablement l'argument masculiniste, adopté par les membres de WAF, d'après lequel les femmes ne sont pas des victimes. Il semble lié à ce que Nicole-Claude Mathieu théorise : en réalité, les oppresseurs masculins mettent en œuvre une stratégie perverse faisant croire aux femmes qu'elles consentent à leur oppression. Plutôt que de reconnaître qu'elles sont victimes d'un rapport de pouvoir, les oppresseurs les poussent à penser qu'elles sont responsables et qu'elles désirent leur oppression. Ainsi, selon Nicole-Claude Mathieu, on encourage les femmes à croire qu'elles pourront se libérer par un travail sur elles-mêmes et cela les détourne de la véritable lutte qu'elles doivent mener contre leurs oppresseurs. Cette stratégie perverse des oppresseurs permet donc le maintien du statu quo et la culpabilisation des victimes opprimées (Mathieu, 1991).

De manière générale, Crusmac révèle que les femmes affiliées à WAF déclarent que le féminisme percevait les femmes comme seules victimes. Tandis que les membres de WAF défendent l'idée que les hommes vivent aussi des situations

désavantageuses : ils seraient également victimes émotionnellement ou physiquement de violences (Crusmac, 2017). Ainsi, d'après Sorin, elles dénoncent le fait que les féministes feraient de la propagande, en falsifiant la réalité notamment par le biais d'une manipulation des chiffres concernant les écarts salariaux, les viols, la violence conjugale, etc. (Sorin, 2022) Selon les propos de Descarries, c'est cette forme d'argumentation relevant du négativisme³ ou de la désinformation⁴, qui implique une manipulation des statistiques pour véhiculer l'idée que la situation des femmes n'est pas aussi grave qu'on le prétend (Descarries, 2006 ; Descarries dans Michaud, 2019). Enfin, par sa recherche, Pham montre que les femmes appartenant à la communauté WAF ne pensent pas être des victimes et estiment que le féminisme ne les aide pas, puisqu'elles n'ont pas le sentiment d'être opprimées (Pham, 2015).

5. Féminité, maternité et mariage

Selon Ferrari, tant au sein de la communauté WAF qu'au sein de RPW, un grand nombre de leurs membres féminines déclarent en ligne souhaiter être des femmes au foyer et s'efforcer d'exprimer au maximum leur féminité (Ferrari, 2021).

5.1. Être mère et être épouse

En référence aux propos de Michaud, dans les communautés antiféministes WAF et RPW, l'idée répandue d'après laquelle les féministes ressentent une haine envers les hommes s'inscrit au sein d'un cadre hétéronormatif qui est fondé sur

³ Selon Descarries, le négativisme constitue une forme extrême de désinformation/distorsion. Il implique un rejet de la reconnaissance de la prédominance donnée aux pratiques et aux valeurs masculines. Il postule également une asymétrie concernant les problèmes rencontrés au sein de la société par les hommes et par les femmes, comme si les difficultés des hommes découlaient d'une discrimination systémique identique (Descarries, 2006).

⁴ Descarries explique que la désinformation/distorsion constitue une des formes d'expressions de l'antiféminisme « ordinaire ». Elle laisse croire que l'égalité entre les sexes est déjà une réalité accomplie, et que nous devrions donc passer à d'autres préoccupations, considérant que les femmes ont déjà reçu assez de ressources sociales et d'attention (Descarries, 2006).

l'obligation de l'hétérosexualité et une reproduction exigée qui en résulte (Michaud, 2019). Crusmac, Jarvis & Eddington, Michaud et Pham expliquent que ces femmes, membres de ces groupes, utilisent la famille et les rôles traditionnels de genre comme un argument pour s'opposer au féminisme, qui les juge et les méprise en raison de leur décision d'être épouse et mère, constituant des rôles qu'elles expriment aimer endosser (Crusmac, 2017 ; Jarvis & Eddington, 2021 ; Michaud, 2019 ; Pham, 2015).

Crusmac et Pham exposent que selon ces groupes de femmes, le féminisme s'oppose au mode de vie conventionnel et aux valeurs traditionnelles familiales auxquelles elles choisissent de s'attacher (Crusmac, 2017 ; Pham, 2015). Crusmac ajoute qu'elles estiment être reconnaissantes d'être femmes au foyer et dénoncent que les familles sont détruites par le féminisme, car celui-ci s'oppose à la dynamique familiale traditionnelle (Crusmac, 2017). De plus, d'après Pham, ces femmes considèrent que le féminisme insiste sur l'indépendance et la lutte pour des salaires plus élevés, rejetant ainsi les normes traditionnelles de la femme au foyer et de la maternité. De cette manière, pour elles, être féministe signifie renoncer au bonheur conjugal et à la parentalité pour s'opposer aux attentes sociales traditionnelles (Pham, 2015). Par ailleurs, Michaud souligne qu'avoir la possibilité de rester au foyer constitue un privilège financier considérable, inaccessible à une large part de femmes. Souvent, les membres de ces communautés utilisent le genre en tant qu'argument, mais finalement, elles mettent en lumière plutôt les privilèges ainsi que les intérêts étant en lien avec la race, l'orientation sexuelle ou la classe sociale (Michaud dans Ferrari, 2021).

En outre, Pham révèle que les membres de WAF estiment être bien traitées et aimées par leur conjoint, argument renforçant leur rejet du féminisme (Pham, 2015). En référence à l'article de Ferrari, en ce qui concerne les membres de RPW, afin de prendre soin de leur partenaire, a priori des hommes, elles utilisent la soumission en tant que stratégie matrimoniale. Suivant cette perspective, étant donné que les hommes protègent les femmes de manière instinctive, les femmes adoptent alors naturellement une attitude obéissante et soumise, et s'en remettent dès lors aux hommes. Elles vont même jusqu'à parler consciemment de « bonne soumission » (Ferrari, 2021). Selon Jarvis & Eddington, bien que la soumission des femmes soit promue dans le groupe RPW, elle est également utilisée en tant que moyen pour les femmes de maintenir un

certain niveau d'autonomie et de contrôle au sein de leurs relations avec les hommes (Jarvis & Eddington, 2021). Michaud ajoute que c'est une optique visant à trouver confort et sécurité à l'intérieur du système patriarcal. De cette façon, le mariage et/ou la famille traditionnelle sont perçus en tant que remède aux difficultés de ces femmes (Michaud dans Ferrari, 2021). Cette recherche de sécurité a d'ailleurs déjà été abordée par Andrea Dworkin, expliquant qu'être antiféministe pour les femmes peut constituer une stratégie où elles jouent le jeu en ce qui concerne le patriarcat afin d'obtenir une sécurité. Au sein de son chapitre intitulé *Antifeminism*, Dworkin révèle que l'antiféminisme façonne la perception des femmes de droites, les convainquant que le système patriarcal est inébranlable et inévitable. Dès lors, ces femmes se sentent impuissantes à produire une transformation de ce système et pour s'en sortir, elles pensent avoir le devoir de faire « au mieux ». Celles-ci considèrent que se battre pour l'égalité constitue un danger pour elles. Leur solution est alors de céder à l'oppression afin d'obtenir la sécurité (Dworkin, 1983 ; Dworkin dans Ferrari, 2023).

Qui plus est, Ferrari met en lumière qu'au sein de la communauté RPW, la valeur de la chasteté, ou du moins de la « pureté sexuelle », semble hautement estimée. Selon elle, les membres soulignent également l'importance de l'empathie et de la communication. Suivant cette optique, étant donné que les hommes sont considérés comme les gardiens matrimoniaux, les femmes assument entièrement la charge émotionnelle relationnelle. De plus, Ferrari ajoute que d'après la théorie RP, les distinctions biologiques entre les sexes légitiment l'adoption de stratégies sexuelles distinctes. Les femmes sont alors considérées comme les gardiennes de la sexualité, tandis que les hommes sont vus comme les gardiens de l'engagement matrimonial. Ainsi, pour les RPW, il est question de se conformer aux désirs des hommes (Ferrari, 2021). Relativement aux dires de Dworkin, suivant cette optique, le désir masculin est considéré comme une preuve du pouvoir féminin. Mais en réalité, d'après elle, il s'agit d'une conception pornographique qui nie l'agentivité des femmes et leur liberté (Dworkin, 1983).

Enfin, Ferrari souligne que cette aspiration à devenir la meilleure épouse ou femme se manifeste par l'intermédiaire d'une féminité exacerbée ainsi que par une obsession pour l'apparence. Dans ce contexte, la féminité va se transformer en un type de pouvoir s'opposant à celui des hommes (Ferrari, 2021).

5.2. Être féminine

En lien avec les théories masculinistes, selon Crusmac et Pham, les communautés WAF et RPW estiment toutes les deux que le féminisme tenterait de féminiser les hommes et serait incompatible avec la féminité (Crusmac, 2017 ; Pham, 2015). Michaud et Sorin ajoutent que par conséquent, elles considèrent qu'il est nécessaire de revaloriser la différenciation des sexes et leur complémentarité et également glorifier un modèle de féminité à la fois traditionnelle et soumise afin de ne pas éloigner les hommes (Michaud, 2019 ; Sorin, 2022).

D'après les propos de Pham, cette conception selon laquelle être féministe implique de renoncer à sa féminité ou à tout ce qui est considéré comme excessivement féminin persiste. Elle avance qu'au fil du temps, l'image caricaturale de la femme féministe s'est figée dans l'esprit du public sous la forme stéréotypée notamment d'une militante brûlant son soutien-gorge et méprisant la couleur rose. Cette représentation stéréotypée et rebutante incite les femmes à rejeter toute association avec le féminisme, le percevant comme une insulte (Pham, 2015). Dans la même lignée, Descarries soutient que ce sont l'aspect répulsif des images féminines stéréotypées ainsi que la représentation déformée et négative en ce qui concerne le féminisme qui peuvent indiquer pourquoi certaines femmes se méfient du féminisme, même lorsque ces images et représentations contribuent à déformer les vrais enjeux de la lutte féministe par le biais de simplifications ou d'exagérations flagrantes (Descarries, 2006). Pham précise également qu'un grand nombre des membres de WAF pensent qu'il existe un certain « look » ou un certain « comportement » que l'on doit adopter pour être considérée comme féministe, ce qui les pousse encore plus à s'éloigner du féminisme (Pham, 2015).

De plus, Crusmac et Ferrari indiquent que les communautés WAF et RPW considèrent que le féminisme encourage les femmes à se masculiniser, puisque celui-ci s'oppose à la féminité ainsi qu'à l'importance de l'apparence et de la manière dont s'habillent les femmes (Crusmac, 2017 ; Ferrari, 2021). Jarvis & Eddington complètent en expliquant que leurs membres se dressent contre les féministes distinguées comme

indépendantes et masculines. Selon elleux, elles pensent l'indépendance en tant que menace pour la féminité traditionnelle, blanche et hétéronormative. Cette indépendance ne déboucherait pas au bonheur et rendrait la femme peu séduisante pour l'homme. D'autre part, ce qui est paradoxal pour Jarvis & Eddington, c'est que RPW rejette l'identité de la femme féministe indépendante et forte. Mais le groupe promeut tout de même l'indépendance en tant que trait essentiel pour les femmes dans un cadre différent. Iels expliquent que les membres de RPW suggèrent que les femmes doivent être indépendantes dans le sens où elles doivent avoir leurs propres loisirs et activités. Cependant, elles ne peuvent se réclamer d'une autonomie totale, puisque celle-ci menacerait la masculinité et la féminité traditionnelle. Ce paradoxe aboutit à ce que certains membres de RPW ressentent des tensions identitaires (Jarvis & Eddington, 2021).

Enfin, Michaud indique que cette féminité valorisée par les membres de ces communautés leur sert de déguisement afin qu'elles ne soient pas perçues comme radicales (Michaud dans Ferrari, 2021).

5.3. Être féminine, être mère et être épouse

En conclusion, les arguments de la défense de la féminité et des rôles traditionnels de genre paraissent liés entre eux. Michaud l'exprime admirablement : « La revalorisation de la féminité, de la maternité et la défense des hommes, qui seraient désormais victimes du mouvement féministe, est sous-tendue par l'hétéronormativité, où la binarité et la complémentarité des sexes sont perçues comme bénéfiques, ce qui a pour effet de dissimuler la hiérarchisation des sexes et les inégalités structurelles qui en découlent » (Michaud, 2019, p. 237). Par ailleurs, au sein de l'article de Ferrari en collaboration avec Michaud, Ferrari associe la féminité en tant que camouflage ainsi que la soumission en tant que stratégie, qui permet à ces femmes de mener une existence stable sur le plan financier et sentimental (Ferrari, 2021).

Conclusion

Pour conclure, d'après Sorin, il n'est pas nouveau que des femmes adhèrent à l'antiféminisme (Sorin, 2022). L'ouvrage de Dworkin en constitue d'ailleurs une belle illustration (Dworkin, 1983). Sorin expose que cet antiféminisme se propage de plus en plus et se diversifie avec l'expansion d'Internet et dans un contexte de développement progressif du masculinisme (Sorin, 2022). Selon Ferrari et Michaud, WAF et RPW sont deux communautés en ligne, composées uniquement de femmes, qui constituent des espaces antiféministes se caractérisant par des logiques postféministes (Michaud dans Ferrari, 2021 ; Michaud, 2019). Au-delà de leur perspective antiféministe et postféministe, Sorin ajoute que les arguments de ces deux groupes se teignent de masculinisme (Sorin, 2022). En lien avec les propos de Gourarier, ils peuvent dès lors être qualifiés de communautés masculinistes puisque, par l'usage de ces arguments, ils défendent « la cause des hommes », en même temps qu'ils entretiennent une rivalité avec le féminisme et ses partisans (Gourarier, 2017). Ainsi, Pham met en lumière qu'une multitude de raisons les poussent à s'opposer au féminisme (Pham, 2015).

Suivant leurs arguments prenant racine dans l'argumentaire masculiniste, les membres de WAF et de RPW pensent que l'égalité est atteinte et donc, que le féminisme est inutile, ce qui témoigne de leur orientation également postféministe. Elles luttent pour l'égalité et estiment que le féminisme menace celle-ci, puisqu'il permet un traitement spécial des femmes en défaveur des hommes (Crusmac, 2017 ; Ferrari, 2021 ; Jarvis & Eddington, 2021 ; Michaud, 2019 ; Pham, 2015 ; Sorin, 2022). Ainsi, relativement à ce que dit Aronson, ces femmes refusent de prendre le label de « féministe », tout en défendant des valeurs du féminisme, tel que l'égalité (Aronson, 2003). Ensuite, elles rejettent le féminisme parce que, selon elles, il alimente une haine envers les hommes et peut être associé à de la misandrie (Crusmac, 2017 ; Ferrari, 2021 ; Michaud, 2019 ; Pham, 2015). En outre, les membres de WAF et RPW valorisent l'individualisme. D'après celles-ci, les femmes peuvent faire leurs propres choix et sont alors elles-mêmes responsables de l'oppression qu'elles subissent ainsi que des inégalités qui en découlent. Elles doivent donc s'en sortir par elles-mêmes. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'elles s'opposent au féminisme étant donné qu'il rendrait victimes uniquement les femmes et falsifierait la réalité, notamment par la

manipulation des chiffres (Crusmac, 2017 ; Jarvis & Eddington, 2021 ; Michaud, 2019). Enfin, les membres de ces deux communautés revendiquent leur choix d'être mère et épouse au foyer, choix que le féminisme mépriserait. Suivant leurs propos, il est nécessaire de (ré)affirmer le mode de vie conventionnel ainsi que les valeurs traditionnelles familiales. Il s'agit d'un argument qui met en exergue un cadre hétéronormatif, fondé sur l'obligation de l'hétérosexualité et de la reproduction. Qui plus est, cette aspiration à devenir la meilleure épouse ou femme se manifeste par l'intermédiaire d'une féminité exacerbée. Ces femmes prétendent que le féminisme est incompatible avec la féminité. Elles défendent qu'il soit fondamental de (re)valoriser la différenciation des sexes et leur complémentarité, mais aussi de (re)valoriser un modèle de féminité à la fois traditionnelle et soumise (Crusmac, 2017 ; Ferrari, 2021 ; Jarvis & Eddington, 2021 ; Michaud, 2019 ; Pham, 2015 ; Sorin, 2022).

En définitive, en raison du caractère récent ainsi que du petit nombre de recherches sur les femmes dans le masculinisme, et sur le mouvement masculiniste de manière générale, il serait intéressant de prolonger cette recherche théorique par un travail de terrain, afin d'affiner la question des motifs poussant les femmes à adhérer aux théories masculinistes au point de construire des communautés. De plus, il serait enrichissant d'étendre la question à d'autres zones géographiques que les États-Unis et le Canada, même si ces pays constituent les lieux d'émergence du masculinisme. Certes, étant donné l'expansion d'Internet et des réseaux sociaux, ce mouvement est transnational. Cependant, qu'en est-il du masculinisme en Belgique par exemple ? Enfin, la question raciale m'a semblé notamment absente des recherches, bien que plusieurs chercheur.euse.s en parlent vaguement. Bard parle d'une intersectionnalité de haines au sein du mouvement masculiniste, c'est-à-dire que celui-ci ne se réduit pas seulement à une haine des féministes et des femmes. D'après elle, souvent cette haine s'étend à d'autres groupes minorisés : les personnes de couleur, les personnes juives, les membres de la communauté LGBT, etc. (Bard et al., 2019 ; Bard in Ferrari, 2023) En outre, Ferrari et Sorin expliquent que certains membres des communautés masculinistes au masculin et au féminin sont des personnes racisées (Ferrari, 2023 ; Sorin, 2022). Alors que Dupuis-Déri affirme l'existence d'un lien entre racisme et masculinisme. Il ajoute qu'un individu ne se définit pas uniquement par son identité de genre. Ainsi, il peut posséder des identités à la fois plurielles, changeantes, complexes et paradoxales (Dupuis-Déri, 2022). Il serait dès lors enrichissant d'aborder

la question des femmes au sein du mouvement masculiniste, et du masculinisme de manière générale, selon une perspective intersectionnelle.

Bibliographie

Articles de revue

Aronson, P. (2003). Feminists or « Postfeminists »? : Young Women's Attitudes toward Feminism and Gender Relations. *Gender and Society*, 17(6), 903-922.

Blais, M. (2012). Y a-t-il un « cycle de la violence antiféministe »? Les effets de l'antiféminisme selon les féministes québécoises: *Cahiers du Genre*, n° 52(1), 167-195. <https://doi.org/10.3917/cdge.052.0167>

Bouchard, P., Devreux, A.-M., & Bouchard, P. (2004). Les masculinistes face à la réussite scolaire des filles et des garçons : À propos de la réception des résultats d'une recherche. *Cahiers du Genre*, n° 36(1), 21-44. <https://doi.org/10.3917/cdge.036.0021>

Crusmac, O. (2017). The Social Representation of Feminism within the On-line Movement “Women Against Feminism”. *Romanian Journal of Communication and Public Relations*, 19(1), 5. <https://doi.org/10.21018/rjcpr.2017.1.228>

Descarries, F. (2006). L'antiféminisme « ordinaire ». *Recherches féministes*, 18(2), 137-151. <https://doi.org/10.7202/012421ar>

Devreux, A.-M. (2004). Les résistances des hommes au changement social : Émergence d'une problématique: *Cahiers du Genre*, n° 36(1), 5-20. <https://doi.org/10.3917/cdge.036.0005>

Dupuis-Déri, F. (2004). Féminisme au masculin et contre-attaque « masculiniste » au Québec. *Mouvements*, 31(1), 70. <https://doi.org/10.3917/mouv.031.0070>

- Dupuis-Déri, F. (2012a). Le discours de la « crise de la masculinité » comme refus de l'égalité entre les sexes : Histoire d'une rhétorique antiféministe. *Cahiers du Genre*, 52(1), 119. <https://doi.org/10.3917/cdge.052.0119>
- Ferrari, P. (2021, juillet 7). *Douces, dociles, silencieuses : Les Red Pill Women ou le masculinisme rose bonbon*. <https://usbeketrica.com/fr/article/douces-dociles-silencieuses-les-red-pill-women-ou-le-masculinisme-rose-bonbon>
- Grannis, T. (2019). Ces hommes qui détestent les femmes : Aux sources du masculinisme. *Revue du Crieur*, n°12(1), 4. <https://doi.org/10.3917/crieu.012.0004>
- Grannis, T. (2020). Le patriarcat sans (le) pouvoir ? Les hommes et le féminisme après #MeToo: *Nouvelles Questions Féministes*, Vol. 39(1), 116-131. <https://doi.org/10.3917/nqf.391.0116>
- Jarvis, C. M., & Eddington, S. M. (2021). Disentangling Antifeminist Paradoxes : Alternative Organizing in Antifeminist Online Spaces. *Management Communication Quarterly*, 35(1), 96-126. <https://doi.org/10.1177/0893318920972649>
- Molinier, P. (2004). Déconstruire la crise de la masculinité. *Mouvements*, 31(1), 24. <https://doi.org/10.3917/mouv.031.0024>
- Pham, M. (2015). *Women Against Feminism : An Analysis of Anti-Feminist Comments on Tumblr*. <https://com.uw.edu/wp-content/uploads/2021/08/Women-Against-Feminism.pdf>
- Sorin, C. (2022). L'antiféminisme des femmes aux États-Unis, symptôme d'une Amérique illibérale ? : Le cas de WomenAgainstFeminism.com. 20 & 21. *Revue d'histoire*, N° 153(1), 49-63. <https://doi.org/10.3917/vin.153.0049>

- Bard, C., Blais, M., & Dupuis-Déri, F. (2019). Antiféminismes et masculinismes d'hier et d'aujourd'hui. PUF.
- Dupuis-Déri, F. (2022). La crise de la masculinité : Autopsie d'un mythe tenace. Points.
- Ferrari, P. (2023). Formés à la haine des femmes : Comment les masculinistes infiltrent les réseaux sociaux. JC Lattès.
- Gourarier, M. (2017). Alpha mâle : Séduire les femmes pour s'apprécier entre hommes. Éditions du Seuil.
- Mathieu, N.-C. (1991). L'anatomie politique : Catégorisations et idéologies du sexe. Côté-femmes.
- Mathieu, N.-C. (2014). L'anatomie politique II : usages, déréliction et résilience des femmes. La Dispute.
- Thiers-Vidal, L. (2010). De « l'ennemi principal » aux principaux ennemis : Position vécue, subjectivité et conscience masculines de domination. L'Harmattan.
- Viveros Vigoya, M., Bretin, H., & Connell, R. (2018). Les couleurs de la masculinité : Expériences intersectionnelles et pratiques du pouvoir en Amérique latine. La Découverte.

Chapitres d'ouvrages

- Dupuis-Déri, F. (2012b). Le discours des « coûts » et de la « crise » de la masculinité et le contre-mouvement masculiniste. In D. Dulong, E. Neveu, & C. Guionnet (Éds.), *Boys don't cry ! : Les coûts de la domination masculine* (p. 59-89). Presses universitaires de Rennes. <https://doi.org/10.4000/books.pur.67089>

- Dworkin, A. (1983). Antifeminism. In *Right-wing women : The politics of domesticated females* (p. 195-227). Women's Pr.
- Gourarier, M. (2019). Masculinisme. Dans *Passions sociales* (p. 381-384). Presses Universitaires de France. <https://doi.org/10.3917/puf.origg.2019.01.0381>
- Labarre, S. (2015). Les féministes, les réseaux sociaux et le masculinisme : Guide de survie dans un No Woman's Land. Dans F. Dupuis-Déri & M. Blais, *Le mouvement masculiniste au Québec : L'antiféminisme démasqué* (Nouvelle édition, p. 163-181). Les Éditions du remue-ménage.
- Michaud, H. (2019). « Parce que mon copain me traite bien »—Étude du Tumbir « Women Against Feminism ». Dans C. Bard, M. Blais, & F. Dupuis-Déri, *Antiféminismes et masculinismes d'hier et d'aujourd'hui* (1re édition, p. 205-239). PUF.

Podcasts

- Tuaille, V. (s. d.-a). *Contre la rhétorique masculiniste* (32). Consulté 28 janvier 2024, à l'adresse <https://www.binge.audio/podcast/les-couilles-sur-la-table/contre-la-rhetorique-masculiniste>
- Tuaille, V. (s. d.-b). *Il n'y a pas de crise de la masculinité* (1). Consulté 19 octobre 2023, à l'adresse <https://www.binge.audio/podcast/les-couilles-sur-la-table/il-ny-a-pas-de-crise-de-la-masculinite>

Résumé :

Ce travail de fin d'études aborde la question de l'adhésion des femmes aux théories masculinistes et plus largement, aux communautés masculinistes. Le masculinisme et ses idées se propagent de plus en plus au sein de la société, à l'échelle transnationale. Alors que depuis longtemps des femmes adhèrent à l'antiféminisme, le masculinisme au féminin se développe également aujourd'hui à la fois en ligne et hors ligne. Il semble étonnant que des communautés de femmes adhèrent actuellement à des théories masculinistes, qui par définition, leur sont hostiles. Dès lors, cet écrit pose la question suivante : comment expliquer l'adhésion de femmes à des mouvements antiféministes tels que le masculinisme ? Afin d'y répondre, ce TFE se concentre sur les arguments de deux communautés antiféministes, qui suivent des logiques postféministes et se teignent de masculinisme : Women Against Feminism et Red Pill Women.

Mots-clés : masculinisme, femmes, adhésion, antiféminisme, postféminisme